

Puisque le concours est ouvert pour l'exécution du *Don Juan* [*Don Giovanni*] de Mozart entre trois théâtres, l'opéra Italien, le grand Opéra et le théâtre Lyrique ; puisque chacun d'eux doit entrer en lice, tout comme de simples orphéons qui viennent à tour de rôle chanter le chœur imposé, il était juste et naturel que le théâtre // 66 // Italien profitât d'un avantage, qui lui est acquis à plus d'un titre, celui de se faire entendre le premier. Savez-vous depuis combien d'années *Don Juan* [*Don Giovanni*] règne avec plus ou moins d'éclat, au théâtre Italien ?

C'est le samedi 7 octobre 1820, mémorable soirée, que le chef-d'œuvre, jusqu'alors méconnu, dédaigné chez nous, après deux essais malheureux, l'un sur la scène française, l'autre sur la scène italienne, se transfigura tout d'un coup, et fut désormais placé au rang qu'il occupera toujours. Le miracle s'opéra dans la petite salle Louvois ; Garcia chantait le rôle de Don Giovanni, Mme Mainvielle-Fodor celui de Zerlina, Mme Ronzi-Debegnis [Ronzi de Begnis] jouait plutôt qu'elle ne chantait le rôle de dona Anna, mais elle y déployait une grande vigueur dramatique. Les autres rôles étaient remplis par Barilli, Leporello médiocre ; Bordogni, très-froid don Ottavio ; Profeti, qui jouait le Commandeur [Commendatore] vivant et le Commandeur [Commendatore] en marbre, et Mme Favelli, qui détonnait constamment dans le rôle d'Elvire [d'Elvira]. Cependant, nous l'avons raconté il y a longtemps dans ce journal même. Depuis l'ouverture supérieurement rendue par un excellent orchestre, que conduisait Grasset, jusqu'au second et prodigieux finale, tout fut senti, compris, applaudi, enlevé. Entre les deux actes, dans le foyer, dans les corridors, on se récriait à l'envi sur la beauté de l'ouvrage, sur celle de l'exécution, quoique inégale, et l'on n'entendait que ces mots : « Quel chef-d'œuvre ! quel génie ! » Les amateurs, qui se souvenaient d'avoir vu le même ouvrage, insulté quelques années plus tôt, se regardait avec étonnement et avaient l'air de se demander ce qui s'était passé en eux et autour d'eux pour amener une révolution semblable.

D'abord il s'était passé du temps : le goût de la musique s'était répandu, le public avait fait ses études, et puis, bien plus encore, il s'était rencontré un artiste qui, sans réaliser à beaucoup d'égards l'idéal de don Juan [*Don Giovanni*], était doué à si haut point de la qualité principale, essentielle des séducteurs, qu'il n'y avait pas moyen de lui résister. Garcia n'était ni beau, ni bien fait, mais tout en lui brûlait de ce feu dévorant, sans lequel don Juan [*Don Giovanni*] n'est qu'un mythe ; son œil louche lançait des étincelles et en même temps servait merveilleusement d'enseigne au naturel trompeur de l'épouseur à toutes mains.

Garcia, du même pays que don Juan [*Don Giovanni*], avait aussi beaucoup de son sang dans les veines. Il avait beaucoup aimé, beaucoup joué : il avait mené, en grand artiste qu'il était, la vie des grands seigneurs. Quelle triste chose qu'un don Juan [*Don Giovanni*] qui porte dans ses traits la respectable physionomie d'un honnête homme, qu'un don Juan [*Don Giovanni*] qui fut toujours bon époux, bon père, qui ne se battit jamais, qui

ne but jamais outre mesure ! Il y avait autrefois à la Comédie française un acteur nommé Baudrier, qui, entre autres rôles, s'imaginait jouer celui de *l'Avare* ; un beau jour la mort l'emporta, et un critique du temps écrivit : « Baudrier vient de mourir. – C'était un bien honnête homme ! – Trouvez-moi vite un coquin qui joue *l'Avare* ! »

A côté de Garcia, Mme Mainvielle-Fodor, par l'admirable puissance de sa voix, était la seconde colonne de l'œuvre ; mais Garcia eût ressuscité *Don Juan* [*Don Giovanni*] sans Mme Mainvielle-Fodor, et non Mme Mainvielle-Fodor sans Garcia.

Depuis la fameuse soirée du 7 octobre 1820, que de fois *Don Giovanni* a-t-il reparu sur la scène ! que d'excellents artistes se sont montrés dans les rôles différents ! Pellegrini, Rubini, Lablache, Tamburini, Mario, Mme Malibran, Mme Sontag ! Rubini seul, dans l'air : *Il mio tesoro*, s'est élevé à la même hauteur que Garcia dans le duo : *La ci darem la mano*, et dans l'air *Fin che del vino*, et ce sont précisément tous ces souvenirs, toutes ces merveilles qui rendent une nouvelle reprise de *Don Giovanni* plus difficile au théâtre Italien que partout ailleurs. Dans ce combat à outrance des trois Horaces musicaux, c'est, il nous semble, le théâtre lyrique qui aura le plus de chance, parce que chez lui la table et rase, que son public n'a rien à se rappeler, rien à comparer ; si on l'amuse, si on le passionne, il n'en demandera pas davantage sera content.

Franchement, il n'en a pas été ainsi à la salle Ventadour, jeudi dernier ; nous n'avons guère vu de représentation aussi froide. Sans Mlle Patti qui a dû redire l'air délicieux : *Batti, batti*, on aurait pu craindre que la glace ne fondit pas. Rien ne produisait d'effet : airs et morceaux finissaient tristement et dans le silence. Ce ne sont pourtant pas les talents qui manquaient, mais ce sont les voix. Delle Sedie, Mme Lagrange, avec toute leur intelligence, avec tout leur art, n'ont pas ce qu'exigent leurs rôles. Zucchini manque un peu trop de distinction dans le rôle de Leporello ; dans celui de don Ottavio, Nicolini, qui était toujours resté au dessous de zéro, comme acteur, ne s'est pas relevé dans son air ; il l'a chanté en écolier, lui qui nous semblait devenu un artiste. Mlle Vestri, qui remplaçait Mme Penco, mérite au moins d'être remerciée pour sa bonne volonté.

Enfin, dans toute la soirée, Mlle Patti a seule joué, chanté, charmé, quoique remise à peine d'une indisposition légère. Une autre fois nous lui dirons qu'elle se moque un peu trop de ce pauvre Mazetto [Masetto], qui est à la vérité bien ridicule ; cependant nous croyons que Zerlina doit l'aimer malgré cela, et ne pas le traiter comme si elle ne s'en souciait pas le moins du monde : elle est trop fine pour se fier beaucoup à don Juan [Don Giovanni].

Lundi dernier, Graziani, l'excellent baryton que la Russie nous avait enlevé, a reparu dans *Rigoletto*. Il n'a rien perdu de la force et de la puissance de sa voix, mais nous ne lui trouvons plus la douceur veloutée qui en faisait

le charme, et qui convenait si bien au sentiment paternel. Delle Sedie chante le même rôle avec une expression plus vraie et plus touchante. Pour se mettre au diapason de Graziani, Mme Lagrange a mis trop d'énergie dans le quatuor du quatrième acte : il ne faut pas oublier que Gilda n'est qu'une jeune fille, quoiqu'elle revête le costume masculin.

*LA REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS, 4 mars 1866, pp. 65-66.*

Journal Title: LA REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS  
Journal Subtitle:  
Day of Week: Sunday  
Calendar Date: DIMANCHE 4 MARS 1866  
Printed Date Correct: Yes  
Volume Number: 9  
Year: 33<sup>e</sup> ANNÉE  
Series:  
Pagination: 65 à 66  
Issue: Livraison du 4 mars 1866.  
Title of Article: THÉÂTRE IMPÉRIAL ITALIEN  
Subtitle of Article: Reprise de *DON GIOVANNI*. – Rentrée de Graziani dans *RIGOLETTO*.  
Signature: PAUL SMITH  
Pseudonym: Paul Smith  
Author: Edouard Monnais  
Layout: Front-page main text  
Cross-reference: